

# LA THÉORIE DU PAYSAGE EN FRANCE

(1974-1994)

SOUS LA DIRECTION D'ALAIN ROGER



Les classiques de  
**CHAMP VALLON**

Extrait de la publication

L A T H É O R I E D U P A Y S A G E  
E N F R A N C E



LA THÉORIE DU  
PAYSAGE EN FRANCE  
1974 - 1994

Sous la direction d'Alain Roger

CHAMP VALLON

3

Extrait de la publication

*Couverture :*  
*Alain Fraval : huile sur carton.*

© 1995, Editions Champ Vallon 01420 Seyssel

## A V A N T - P R O P O S

Le responsable d'une anthologie éprouve toujours, après s'être acquitté de sa tâche, un sentiment ambigu : celui du devoir accompli, et la crainte de s'être montré injuste, ne serait-ce que par omission. On a beau avoir lu des milliers de pages, dépouillé des dizaines de revues, appliqué sans relâche la première règle cartésienne — qui recommande « d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention » —, consulté les meilleurs spécialistes, pour ne manquer aucune des lignes de force qui traversent le domaine à prospecter, on ne peut se défaire d'une sourde inquiétude : et si j'avais, par ignorance ou négligence, oublié un texte décisif ? Si j'avais, par prédilection subjective, sur- ou sous-estimé telle discipline, telle école, tel auteur ?

Mon inquiétude est pourtant tempérée par la rigueur des contraintes auxquelles cette anthologie s'est soumise. J'ai d'abord décidé de me limiter au domaine français. C'était exclure des noms prestigieux, Stephen Bann, Lucius Burckhardt, Ian Hamilton Finlay, John Dixon Hunt, Lucien Kroll, Yoshio Nakamura, et bien d'autres encore, qui figureront, je l'espère, dans une seconde anthologie, complémentaire de celle-ci, puisque réservée au domaine étranger. J'ai ensuite résolu de ne retenir que des articles offrant un intérêt théorique et méthodologique incontestable. C'était écarter les monographies trop courtes, ou trop « pointues », dont la qualité n'est évidemment pas en cause, mais qui ne répondent pas aux exigences d'une pareille entreprise. J'ai, enfin, renoncé à reproduire des fragments ou chapitres d'ouvrages. De tels découpages sont toujours périlleux, et je voulais surtout mettre à la portée d'un large public des textes, qui, dispersés dans des revues plus ou moins spécialisées, restent d'accès difficile. Quels qu'en soient les auteurs — géographes, paysagistes, écologues, plasticiens, philosophes, etc. —, ces articles présentent donc une certaine homogénéité, aussi bien par leurs dimensions (une douzaine de pages en moyenne) que dans leur ambition : faire avancer la théorie du Paysage.

Mon choix a été facilité par un phénomène spectaculaire et providentiel, qui, d'ailleurs, m'a suggéré l'idée de cette anthologie : la multiplication, depuis une vingtaine d'années, des recueils thématiques, dont plusieurs sont désormais légendaires. *L'Espace géographique*, 2, 1974 ; « A quoi sert le paysage ? » (in *Hérodote*, 7, 1977) ; « Jardins et Paysages », (in *Urbanisme*, 168-169, 1978) ; *Mort du Paysage ?*, (Champ Vallon, 1982) ; *Lire le Paysage, lire les Paysages* (CIEREC, Université de Saint-Etienne, 1984) ; *Composer le paysage* (Champ Vallon, 1989) ; *Maîtres et protecteurs de la nature* (Champ Vallon, 1991) ; « Au-delà du paysage moderne », (in *Le Débat*, 65, 1991) ; « De l'Europe des Pays à l'Europe des Paysages », (in *Paysage et Aménagement*, 21, 1992) ; *Cinq propositions pour une théorie du paysage* (Champ Vallon, 1994). J'ai abondamment puisé dans ces viviers, dont les responsables ont joué un rôle décisif dans l'aventure paysagère des deux dernières décennies. Sans eux, cette anthologie n'aurait sans doute pas vu le jour.

L'ordre chronologique — le seul qui m'ait paru convenable — manifeste, à mes yeux, une évolution significative. Si les géographes, toutes tendances confondues, ont occupé massivement le terrain théorique avant, après la guerre, et jusque dans les années soixante-dix, il m'apparaît que cette hégémonie a été, par la suite, battue en brèche, avec, parfois, d'âpres polémiques, dont cette anthologie porte le témoignage. Il ne s'agit en aucune façon d'un « déclin » de la géographie, ni d'une passation de pouvoir, mais d'un élargissement, d'un enrichissement du champ réflexif, pour le plus grand bénéfice de la recherche et de ses applications pratiques. La théorie du paysage est désormais le lieu d'une interdisciplinarité vivace et féconde, comme j'ai pu le constater lors des nombreux colloques, qui, en France et à l'étranger, nous ont réunis depuis quinze ans.

Je n'ai essuyé aucun refus de la part des auteurs pressentis. Tous ont accepté qu'un seul de leurs articles figure dans cette anthologie, et je les remercie car cela fut parfois, pour eux, un choix douloureux. Merci, également, aux responsables des revues et autres ouvrages collectifs, qui m'ont aimablement autorisé à reproduire ces articles. Ai-je atteint mon objectif ? Au lecteur d'en juger. Mais si j'ai pu, malgré tous les inconvénients inhérents à ce genre d'entreprise, fournir aux spécialistes, aux étudiants paysagistes et à tous ceux pour qui le paysage n'est pas seulement l'objet d'une protection, mais un lieu privilégié de la création, un outil efficace et attrayant, alors j'aurai la conviction de n'avoir pas œuvré en vain.

Alain ROGER

*Analyse des paysages et sémiologie*

*Éléments pour un débat*

La lecture du numéro spécial de *L'Espace géographique* (1973, n° 3), la vogue nouvelle de l'« analyse des paysages » et celle de la sémiologie urbaine amènent à avancer quelques propositions, dans lesquelles il ne faut voir aucune position doctrinale, mais de simples hypothèses de travail.

Deux questions essentielles paraissent se poser :

- peut-on réellement parler d'analyse des paysages ?
- dans quelle mesure peut-on parler des signes du paysage ; les démarches et le vocabulaire de la sémiologie nous aideraient-ils à interpréter les paysages, dans quel type de recherche et de quelle façon ?<sup>1</sup>

I.

DÉFINITIONS

1. Comme le mot région, le mot paysage finit par ne rien signifier. Il n'est pas normal qu'il soit délibérément annexé par certains spécialistes dans un sens restrictif : de quel droit le limite-t-on à ses aspects physiques, voire uniquement végétaux ? L'abus<sup>2</sup> est d'autant

1. On admettra, bien entendu, qu'il ne s'agit pas d'exploiter une mode en employant les métalangages des autres sciences, pour le seul plaisir de parler de sèmes, de classèmes ou de syntagmes, mais d'éprouver des procédures qui ont pu faire ailleurs la preuve de leur fécondité. Il est question de science, non de cuistrerie.

2. Sensible dans G. Rougerie, *Géographie des paysages* (« Que sais-je ? », PUF, Paris) où l'on peut regretter qu'un public déjà mal informé soit indirectement encouragé à poursuivre l'assimilation entre « géographie » et « étude du milieu physique ». L'auteur avertit bien qu'il ne retient que les éléments naturels du paysage : mais pourquoi le titre ?



plus regrettable qu'il tend à faire perdre de vue le champ même de la géographie. La vogue actuelle de la biogéographie, son renouvellement profond et ses incontestables réussites n'autorisent pas un tel détournement.

En vérité, nombre d'analyses « de paysage » ne sont que des analyses de phénomènes particuliers, ou de caractères choisis (plus ou moins arbitrairement), dont certains ne sont même pas apparents dans le paysage ; elles ne se distinguent en rien d'autres analyses « multicritères », traitant des groupes de données sélectionnées.

2. Certaines définitions du paysage nous paraissent exagérément extensives. Des géographes, conscients de ce que le paysage n'est qu'un aspect d'une réalité infiniment plus riche, tendent à y inclure des flux, des processus, et toutes sortes de facteurs d'explication — « toutes les relations génétiques et fonctionnelles » qui lui sont associées (P. George). C'est confondre un objet et la manière de l'étudier, ou un objet et le système qui l'inclut ; c'est prendre un mot pour un autre, une notion pour une autre et le paysage pour l'espace, voire la région. Nous ne suivrons donc dans cette voie ni P. George, ni G. Wettstein<sup>1</sup>, ni d'autres.

3. On voit poindre un autre abus, qui tient à une autre vogue : celle de la « théorie » de la perception, qui, dans certains de ses attendus philosophiques, va parfois jusqu'à prétendre que toute réalité est subjective, et nous ramène ainsi à Berkeley — *esse est percipi...*

Pourtant, les formes et le contenu d'un paysage peuvent être l'objet d'une analyse objective : un taux de couverture forestière se mesure, comme se mesurent une densité de fermes au kilomètre carré, une pente, une dimension de champ, une hauteur de façade, etc. Qu'on soit aveugle ou poète, impressionniste ou cubiste, n'affecte pas le *paysage*.

Certes, et incontestablement, le *jugement* que l'on porte sur un paysage — et par conséquent l'intérêt ou les désastres provoqués par telle ou telle transformation du paysage —, comme la *perception* qu'en ont les hommes (mais quels hommes ? quels groupes ?) sont des sujets passionnants, riches d'implications pour le géographe. Mais c'est là un autre thème, un autre objet d'étude. On ne gagnera rien à vouloir réduire l'un à l'autre.

4. On posera donc que le paysage est très précisément et tout simplement *ce qui se voit*. Cette définition est aussi nécessaire que banale :

1. In *L'Espace géographique*, n° 2, 1974, pp. 120-126.

a. *ce qui se voit* existe indépendamment de nous ; appartenant au monde du réel, il peut, en théorie, paraître susceptible d'une analyse scientifique objective directe de la part des chercheurs.

b. *ce qui se voit* est d'autre part *vécu* et *senti* différemment par les hommes, qui en sont, d'une manière ou d'une autre, les usagers (le spectacle étant une forme d'usage). Ces usagers opèrent dans le paysage des *sélections* et des *jugements* de valeur. Un autre thème d'analyse est donc la *perception* du paysage (ou de certains de ses éléments), et toute modification (ou action de conservation) du paysage doit être interprétée *par l'intermédiaire* de sa perception<sup>1</sup>.

## II.

### LES TROIS FACES DU PAYSAGE

1. Il semble bien qu'en réalité tout élément de paysage ait trois faces — et puisse être l'objet de trois démarches différentes. Tout élément ou groupe d'éléments est :

a. *Un signe pour le chercheur*. Il « témoigne », et offre une possibilité de remonter aux signifiés<sup>2</sup> : les mécanismes qui l'ont produit, c'est-à-dire les systèmes. C'est l'aspect « amont »<sup>3</sup>. On trouve ici toutes les vertus du paysage et, plus largement, du contact avec le terrain, qui permet de saisir des différences, de poser des problèmes, de découvrir des pistes : quelle que soit l'expression employée, c'est une démarche essentielle pour le géographe, mais qui n'est féconde que pour autant que la culture scientifique de l'observateur est riche, et que celui-ci ne se contente pas de ce contact, mais cherche d'autres informations. Du moins cette analyse peut-elle guider fructueusement la collecte des données.

b. *Un signe pour l'usager*. Il est perçu par celui-ci, qui lui attribue des connotations : le beau, le laid, la détente, la joie de vivre, l'hostilité...

c. *Un agent des systèmes*. Même s'il est une survivance de systèmes disparus, il est un élément (actif ou passif) des systèmes ac-

1. Il y a beaucoup à dire sur ce sujet, thème d'une autre discussion de *L'Espace géographique* (n° 3, 1974).

2. Les sémiologues disent qu'un signe a une face *signifiante* (la forme du signe) et une face *signifiée* (ce qu'exprime le signe).

3. Certains diraient : la recherche des causes. En (b) et (c), des conséquences. Mais les relations ne sont ni aussi simples ni aussi linéaires que ces mots le laissent généralement entendre.

tuels. Sous cet aspect « aval », et contrairement aux deux cas précédents il ne ressortit plus au domaine de la sémiologie.

2. Appliquons à quelques exemples cette analyse à trois niveaux.

*La Garonne en crue à Agen au mois de mai. C'est :*

a. Le signe de la fonte des neiges par son débit, de l'érosion par sa turbidité, c'est-à-dire de ce qui se passe *en amont*.

b. Un spectacle — et une menace.

c. Un agent *local* d'érosion, et aussi de fertilisation par les dépôts de crue.

*La place du Vieux Marché à Varsovie (Stare Miasto). C'est :*

a. Le signe d'une riche bourgeoisie médiévale soucieuse d'avoir pignon sur rue ; des conceptions architecturales des XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup>, puis du XVI<sup>e</sup> siècle ; d'une volonté de renouer avec le passé au moment de la reconstruction ; et, par conséquent, de la perception de la ville qu'avaient et ses constructeurs et ses reconstruteurs.

b. Un spectacle, un lieu de ferveur pour le passé, voire de nationalisme dans la mesure où le Varsovien l'oppose volontiers aux édifices « staliniens » de la ville neuve.

c. Un facteur de l'activité touristique — et donc de l'attractivité de la ville.

*La Montagne de Reims. C'est :*

a. Le signe d'une ondulation tectonique des couches affleurant dans la cuesta d'Ile-de-France ; le signe d'un certain équilibre biologique entre la végétation forestière, les sols (sur meulière) et le climat ; le signe du rôle passé de la grande propriété nobiliaire et ecclésiastique du Bassin parisien ; par les coupes plus ou moins désordonnées, le signe de la propriété privée spéculative et de la demande de bois.

b. L'image de la relaxation, de la nature ; un spectacle (les « faux » de Verzy, ces hêtres nouveaux, accident biologique entretenu jadis par les moines) ; la satisfaction (ou la crainte) procurée par la vue de l'expansion de la ville et du vignoble de Reims ; un ensemble à conserver à tout prix.

c. Un obstacle aux communications ; un facteur de développement régional par l'attractivité qu'offre la réserve de verdure — voire par les pentes en tant que site du vignoble d'appellation ; un terrain d'action et de conflits entre plusieurs aspects de l'urbanisation (construction de logements « aisés » ou espace de récréation), entre l'urbanisation et l'exploitation forestière, entre le public et le privé, entre les communes, comme entre celles-ci et la ville ; et un terrain d'expérience pour l'aménagement.

*Un hypermarché. C'est :*

a. Le signe de la concentration du commerce, de l'expansion de la consommation, d'un certain potentiel local de clients, du dynamisme de tel groupe de distribution.

b. L'image du choix, du gain de temps, de l'économie (même si tout cela est faux éventuellement), un spectacle, voire une fête, souvent associés au week-end (samedi) ; et, aussi, la volonté de puissance des groupes financiers, une menace pour le petit commerce, le signe déplorable de la « civilisation de la consommation » et de la standardisation.

c. Un agent de la distribution, un facteur d'accroissement de la consommation d'extension de l'influence urbaine, une source de patentes, un facteur de régression (ou au contraire de rénovation) du petit commerce, un élément de polarisation des flux de circulation, etc.

3. On pourrait poursuivre l'analyse en multipliant les exemples : il nous semble qu'on devrait retrouver dans chaque cas ces trois sens, qui sont aussi des thèmes d'études distincts. On notera seulement :

a. *L'importance de la notion d'échelle.* Quelle que soit la nature de l'approche, il faut à la fois : (1) distinguer entre des éléments du paysage pris isolément, des groupes d'éléments, ou l'ensemble du paysage ; (2) adapter l'analyse à la dimension même du paysage considéré : signes et agents ne sont pas les mêmes dès lors qu'il s'agit du paysage de l'ensemble de la ville ou seulement de l'un de ses quartiers ; de l'ensemble des Grands Causses ou seulement du paysage (même global) du fond de l'une de leurs gorges.

b. *La valeur très relative des signes* pour le chercheur. Ils mènent plus ou moins clairement à des signifiés plus ou moins importants pour le champ d'étude considéré ; ces trois expressions successives correspondent à trois notions distinctes.

La première est liée au fait que le lien signifiant-signifié, c'est-à-dire le lien de l'effet à la cause, est clair ; ou, si l'on veut, que le code de signification est dépourvu d'ambiguïté : un panneau rond rouge barré par un rectangle blanc horizontal signifie pour chacun « sens interdit » ; mais que signifient une forêt ? un semis de fermes dispersées ? un bocage ? On posera ici que la clarté du code est fonction (I) *de la nature des choses* : une série de troupeaux formés exclusivement de charolais signifie toujours un système d'élevage bovin à viande ; un « front de mer » continûment bâti signifie toujours une activité touristique notable ; la présence de linaigrette signifie toujours tourisme, celle d'oliviers l'intervention de l'homme sous un climat de

type méditerranéen, etc ; on peut parler ici de signes (ou d'indices) « caractéristiques ».

Par contre, en raison des phénomènes de convergence, divergence et rémanence (voir plus loin), les codes peuvent être indéchiffrables, tant les liens signifiant-signifié (effet-cause) peuvent être divers : cas du bocage, de l'habitat groupé, etc. La possibilité de retrouver les signifiés est ici fonction (II) *du niveau de la connaissance scientifique* : des études répétées et comparées peuvent mener à la détection des liens les plus fréquents ; mais l'accès aux signifiés est alors de nature probabiliste, et non déterministe.

La deuxième notion est celle de *pertinence* : devant la surabondance des éléments du paysage, on est amené à ne retenir que les signes les plus actifs des systèmes ; on pourrait sans doute aussi bien dire : ceux qui ont le plus grand pouvoir d'explication, ou, plus simplement encore : les plus révélateurs. La présence de deux guichets de banque dans un village champenois est plus révélatrice de sa fonction de centre que celle d'un coiffeur ou d'un médecin ; et le groupement guichet de banque-quincaillerie-pharmacie est encore plus révélateur. On observera ici que les *groupes de signes* sont généralement beaucoup plus pertinents que les signes isolés, précisément parce que les éléments des systèmes qu'ils permettent d'atteindre ne sont pas isolés.

La troisième notion est celle de *champ*. En fait, le chercheur revient des signes pertinents en fonction de sa propre optique : les exemples ci-dessus (§ II, 2), et notamment celui de la Montagne de Reims, montrent qu'un même paysage peut être analysé et en fonction de sciences différentes (géomorphologie, botanique, économie, sociologie, etc.), et en fonction de préoccupations (ou de points de vue) différents à l'intérieur d'une même science. Dès lors, est-il réellement possible de parler d'une étude globale du paysage — ou d'une étude du paysage global ?

### III.

#### L'ANALYSE DIRECTE DES SIGNES

##### 1. *Analyse du paysage ou des signes du paysage ?*

a. Le paysage est un donné, extrêmement riche, formé d'éléments naturels (pentes, formes, couverture végétale en partie, etc.), humains (champs, habitat, villes, routes, etc.), et de leurs rapports<sup>1</sup>.

1. On reviendra plus loin (III, 2, c) sur ce mot.

b. Mais le paysage mérite-t-il *en lui-même* un effort d'analyse *qui se limiterait à ses apparences* ?

On peut considérer qu'un objectif essentiel du géographe (voire l'objectif essentiel) est de rendre compte des paysages réalisés : les décrire, les classer, interpréter leurs formes et leurs transformations. Une partie de la géographie classique l'a souvent affirmé. Mais, ce faisant, elle a été amenée à dépasser ce stade.

On peut alors considérer que la tâche du géographe est plus ample et consiste à rendre compte de l'ensemble des phénomènes spatiaux. Dans ce cas, le paysage n'est que l'un des groupes de données produites par ceux-ci.

c) Dans la première hypothèse, on peut :

— soit analyser les variations spatiales d'un élément du paysage ou d'un groupe d'éléments sélectionnés (cas d'une bonne partie de la géographie classique, étudiant par exemple les formes d'habitat, ou la forme des champs, ou celle des clôtures, etc.) ; cet effort ne paraît susceptible de réussir qu'à condition de se souvenir que chaque élément n'a d'existence que par rapport à un système, qui a produit nombre d'autres éléments, et par conséquent de ne jamais évacuer ces derniers de l'analyse. A la limite, on peut même se demander s'il est réellement possible de mener une telle analyse avec succès, et de dépasser une simple typologie formelle (cas, aussi, d'une bonne partie de la géographie générale classique, si l'on se souvient d'une certaine approche de l'habitat rural ou des « paysages agraires »).

— soit analyser l'ensemble des éléments simultanément, ce qui implique l'emploi de méthodes d'étude multicritères — quelles qu'elles soient.

d. Dans la deuxième hypothèse, on peut concevoir le paysage *à la fois* :

— comme un ensemble de *signes*, dont il convient de rechercher les signifiés<sup>1</sup> ;

— comme une *composante* de l'espace.

Par exemple, un bocage peut être à la fois le signe d'une organisation agraire disparue, mais il est *aussi* un élément de la structure présente, jouant par exemple comme obstacle à la modernisation agricole, ou au contraire comme facteur attractif pour le développement touristique, et un régulateur des débits hydriques. Un ensemble de

1. Cf. M. Sorre, pour qui paysages et formes d'organisation de l'espace sont « deux faces d'une même réalité », ce qui rappelle la formule de Saussure sur le signifiant et le signifié.

grands champs est à la fois, par exemple, le *signe* d'une prédominance de la grande exploitation, et un donné actuel, un *facteur* pesant (positivement ou négativement) sur toute action (mécanisation, remembrement, mais aussi modes d'urbanisation, etc.). C'est le sujet soulevé par E. Juillard : le paysage *support* et *produit* (mais le terme support est insuffisant : il faut aussi parler de contraintes, voire d'actions).

## 2. Le paysage comme ensemble de signes

Perçu comme ensemble de signes, le paysage pose les problèmes suivants :

a. Il apparaît comme un *reflet* incomplet et déformé de l'ensemble des signifiés.

*Incomplet* parce que les signifiés (systèmes naturels, systèmes de production, structures sociales et économiques, flux, etc.) ne se traduisent que partiellement par des signifiants — ou, si l'on veut, ne laissent pas tous une empreinte visible dans le paysage.

*Déformé* à cause des phénomènes de :

— *rémanence* : le paysage inclut des survivances, des traces de systèmes disparus, dont les nouveaux systèmes se satisfont plus ou moins, ou qu'ils ne modifient qu'avec retard (hystérésis). On a souvent parlé de « palimpseste » ; mais c'est plus qu'un palimpseste : la situation se complique dans la mesure où ces traces archéologiques sont à leur tour des *agents* des nouveaux systèmes (même à titre d'obstacles).

— *convergence* : un même signifiant peut correspondre à des signifiés différents (un peu comme les homonymes) ; une même forme peut être le produit de mécanismes différents (cas de l'habitat groupé, des bocages, voire des glacis en géomorphologie).

— *divergence* : un même signifié peut être représenté par des signifiants différents : l'exode rural peut provoquer soit la friche, soit au contraire l'amélioration de la culture par effet positif de soulagement démographique.

b. Dans quelle mesure peut-on réellement s'inspirer, à cet égard, du vocabulaire et des méthodes de la sémiologie linguistique ?

Les éléments du paysage sont-ils réellement des *signes* ou, selon la distinction opérée par certains sémiologues, des *indices* ? Un signe a pour fonction d'apporter de l'information : si c'est bien le cas des éléments d'une légende de carte<sup>1</sup>, ce n'est pas le cas d'un

1. Ce qui justifie une « sémiologie graphique » au sens de J. Bertin.

élément du paysage, qui n'est pas produit volontairement dans ce but.

Si je dis « la ville *me dit* » ceci ou cela, n'est-ce pas un abus de terme ? La ville ne *me dit* rien, mais je me dis quelque chose sur la ville. D'ailleurs R. Ledrut, qui emploie ce genre de formules, a, en fait, appliqué les méthodes de la sémiologie linguistique non pas aux éléments de la ville en tant que signes, mais aux éléments des *discours* que tiennent les habitants sur la ville : ses signes sont des *mots*, et l'analyse s'applique bien au *langage*, non au paysage.

Ainsi, et par opposition, le paysage ne serait pas une langue, mais un *reflet*, offrant au chercheur de simples *indices* — comme les empreintes de la chambre du crime ou les traces du gibier. Et, s'il semble structuré, c'est comme reflet des structures qui l'ont produit — et qu'il influence par rétroaction.

Sans doute, d'autres sémiologues assurent que l'indice devient signe quand il est correctement interprété, que dès lors il « a du sens » ; et certes, par exemple, tel groupement de boutiques et de service *signifie* bien qu'on est à tel niveau de la hiérarchie urbaine, comme la vague serait le signifiant du mouvement de l'air à la surface de l'eau (exemple donné par Saussure). Mais cela n'enlève rien au fait que ces signes n'ont pas été créés pour signifier : ils sont, c'est tout. Même dans l'exemple ci-dessus, l'évidente volonté de signification des enseignes, qui sont des « signaux », est une information du client sur la nature du service rendu, et non une information sur le niveau de la ville<sup>1</sup>.

c. Ces remarques posent une question fondamentale. Elles nous amènent à suggérer que, si les éléments du paysage ont des rapports, il ne s'agit pas d'interactions directes mais, ici encore, du reflet des structures produites par les interactions à l'intérieur des systèmes agissants. Il n'y a pas d'interaction directe entre l'image du bocage et l'image de l'habitat dispersé<sup>2</sup>, ni de liaison nécessaire, mais il y a des interactions entre les systèmes de peuplement, d'occupation du sol et de production, comme entre eux et les systèmes naturels ; bocage et habitat dispersé sont deux produits, et leurs

1. Par contre, certaines actions sur le paysage peuvent être réellement conçues pour signifier : cas des enseignes ci-dessus, de certains partis architecturaux, etc. ; mais, si ces signes sont intentionnels, ils n'informent guère sur les systèmes et structures dans lesquels ils s'insèrent ; leur intérêt peut être grand dans une étude de la *perception* du paysage, mais c'est un autre sujet.

2. Mais il y en a entre bocage et habitat dispersé comme éléments de la structure spatiale : leur combinaison, par exemple, renforce l'isolement ; et l'un favorise généralement l'autre.



liens éventuels sont à rechercher dans les structures et les systèmes<sup>1</sup>.

Dès lors, si le paysage est fait de signes, *il n'est pas un système de signes*. Or, même les acceptions les plus larges de la sémiologie (R. Barthes) comportent une restriction dans la mesure où elles s'appliquent explicitement à des « systèmes de signes » — le premier de ces termes étant bien aussi important que le second.

Un paysage serait donc un groupement d'objets visibles, reflétant (bien imparfaitement) une structure présente et (très incomplètement) des structures disparues, toutes ces structures représentant des états d'équilibres successifs des systèmes qui les ont produits : le paysage est donc, même, un reflet au deuxième degré. On doute qu'il soit possible d'appliquer à son analyse des méthodes qui ont été conçues pour un tout autre type d'objet, sans leur faire subir, au moins, de profondes transformations.

d. Le paysage livrerait donc un ensemble d'indices biaisés et insuffisants : c'est-à-dire *des données parmi d'autres*, comme les statistiques, qui apparaissent bien, aussi, comme des indices ; c'est-à-dire *un ensemble à compléter*.

A cet égard, il est, certes, une source particulièrement riche : tant sur les structures (utilisation du sol ; dimension et aspect des champs, troupeaux, fermes ; fréquence et nature des ateliers et usines ; intensité de la circulation ; hiérarchie urbaine ; degré de maîtrise par l'homme ; degré d'homogénéité ou de différenciation ; etc.) que sur les dynamismes (rapidité de transformation) et bien entendu sur le milieu naturel (formes du terrain, drainage, couverture végétale, etc.). Mais c'est là, en quelque sorte, *un premier brouillon à déchiffrer*, et dont on ne peut se satisfaire.

En ce sens, une « analyse de paysage » au sens strict paraît *sans objet* : elle aurait pour effet de limiter volontairement l'information. On ne lit pas un livre en cachant la moitié des pages. Quand Wieber ou Bertrand disent faire une analyse de paysage, même « globale », ils introduisent en fait des données telles que la profondeur des sols, la pluviosité, etc. *qui ne sont pas des éléments du paysage* — et c'est une attitude saine, c'est même bien la seule féconde. Ils n'étudient pas des paysages, mais des structures, voire des systèmes.

1. Cf. ci-dessous les remarques pertinentes de A. Fel. Nous employons les mots structures et systèmes au sens le plus communément employé en sciences : un système est un ensemble dynamique d'agents en interaction (système de production, système d'érosion, etc.) ; une structure est l'état d'équilibre momentané d'un système — ou d'un système de systèmes.